

CORRESPONDANCE DES ETATS-UNIS

Troy, N. Y., 1 août 1905.

SUR cette terre d'Amérique, adoptive patrie de l'or et du plaisir — ou du moins de leur fièvre — trop souvent l'homme est porté à oublier Dieu (1). Les *sky-scrapers* égratigneurs du ciel, y sont plus hauts que les églises ; la fumée du charbon s'y respire plus fréquemment que celle de l'encens ; la lumière de l'électricité tue celle du cierge de l'autel.

La littérature, qui est toujours un peu la photographie de la société, se ressent fatalement de l'influence du milieu où elle vit. "Elle est *bourgeoise*", dit Gertrude Atherton. "Elle est *putride*", assure Marion Crawford. Sûrement, elle manque d'originalité.

Les articles de revues ou de journaux ont l'air de se trouver là uniquement pour encadrer les réclames ou les annonces. Leur rôle est de propager le commerce beaucoup plus que l'idée. La presse new-yorkaise, en particulier, avec ses numéros de soixante-dix, quatre-vingt et même parfois cent pages, est un véritable pandémonium où, à part ce que l'on voudrait y trouver, l'on trouve tout le reste. Les pages sérieuses y sont plus rares que les *rari nantes in gurgite vasto* chantés par feu le poète Virgile.

Il y a pourtant à cela de glorieuses exceptions. Par exemple, je viens de trouver dans le *Journal of Ethics*, de Philadelphie, un article qui pourrait donner à réfléchir à beaucoup. Il est intitulé "de l'état déplorable dans lequel nous laissons les choses de religion". M'inspirant de ce titre, sinon de son contenu, j'en voudrais faire le sujet de ma causerie d'aujourd'hui. Mais nous sommes en vacances, allez-vous dire, ami lecteur. C'est juste, mais je tâcherai de me le rappeler. Causons donc.

— Un fait qui nous semble inexplicable parfois et qui n'est pas sans nous troubler c'est celui de savoir comment, en dépit des torrents de lumière que déverse la théologie catholique, des âmes sérieuses et droites peuvent demeurer dans les ombres du protestantisme. Rien que l'histoire honteuse de Luther ou de Calvin devrait suffire à les déloger de leurs retraites tristes et sombres. Il

(1) Proverb. xxx, 8.